

*Bachelor en lettres et sciences humaines – pilier principal « Langue et littérature françaises »*

Danick Monnin

# Jean-Jacques Rousseau : la rêverie entre *phusis et technè*

Printemps 2018 (actualisé en 2019)

Professeur : Prof. Claire Jaquier

Cours-séminaire de littérature française : « Rêveries et Promenades »



*Je tiens ici à saluer l'homme, désormais disparu, qui aura été à l'origine de l'inspiration et de la réflexion sur lesquelles se base ce travail. Merci à Jean Starobinski qui, par son esprit illustre et son style limpide, a su me faire porter un regard nouveau sur Jean-Jacques Rousseau.*



## TABLE DES MATIÈRES

Rousseau et la rêverie	9
La rêverie naturelle	13
La rêverie technologique	17
La « Septième Promenade » : la frontière entre <i>rêverie naturelle</i> et <i>rêverie technologique</i>	21
Le jardin de Julie : l'union entre <i>technè</i> et <i>phusis</i>	25
Une philosophie entre <i>phusis</i> et <i>technè</i>	29
Bibliographie	31



## *Éditions de Rousseau*

Différentes éditions des textes de Jean-Jacques Rousseau ont été ici utilisées. Leur première mention sera toujours accompagnée de la référence complète, mais les mentions suivantes seront abrégées comme suit :

*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes : DOI*

*Les Rêveries du promeneur solitaire : RPS*

*Les Confessions : CFS*

*Julie ou la Nouvelle Héloïse : NH*



## ROUSSEAU ET LA RÊVERIE

Jean-Jacques Rousseau fait probablement partie de ces rêveurs littéraires qui ont façonné la pensée des siècles suivants par sa volonté de réhabiliter les sens. La rêverie chez Rousseau est un aspect prépondérant de cette quête sensorielle et plus largement de sa vie : il l'affirmera lui-même dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Mais elle ne se borne pas toujours à un simple « vagabondage de l'esprit » – Marcel Raymond utilise déjà ce terme en s'appuyant sur l'origine latine du mot rêverie, *reexvagare*, qui signifie « vagabonder »<sup>1</sup> – lui permettant de goûter pleinement à son existence. Mais ce mot me semble toutefois inexact, puisque les rêveries rousseauistes ne consistent pas – du moins pas toujours – en une pensée dépourvue de toute structure, comme le voudrait un véritable « vagabondage de l'esprit ». En effet, Rousseau expérimente différentes rêveries souvent assimilables à des extases ou à des réflexions ; si la première se fixe sur un objet, la seconde se définit nécessairement par sa structure logique. Aussi, bien que le *type* de rêverie soit important, il peut parfois ignorer des informations précieuses. Le lecteur assidu que j'ai été a donc décidé de se concentrer sur de nouvelles caractéristiques de la rêverie rousseauiste qui, loin de permettre un rendu exhaustif de sa complexité, envisagent d'autres aspects, apportent d'autres réponses, que la critique n'a pas encore considérés. La rêverie possède ainsi, en dehors de son essence, différentes origines ainsi que différentes conséquences. Si Jean-Jacques a décidé d'écrire ces différentes rêveries (dans le but, je le rappelle, de pouvoir se les remémorer ultérieurement), alors tout laisse à penser que leurs causes et leurs fins avaient également une importance pour lui. Cet aspect ainsi que son originalité m'ont semblé être une justification satisfaisante pour m'y intéresser.

La rêverie est une pratique solitaire qui, à plusieurs reprises, permet la suspension du temps, afin d'offrir un asile serein au rêveur qu'est Rousseau. Pendant cette pause, hors de la contrainte des âges et des hommes, Jean-Jacques peut éprouver la pleine conscience d'exister, la conscience de son *moi*, et parfois même goûter à l'extase – dont la plus célèbre est probablement relatée dans sa « Cinquième Promenade ». Cependant, la rêverie peut être déclenchée par différents facteurs. Par la beauté et la tranquillité de la nature, elle offre à Rousseau un instant d'un bonheur puissant et particulier, une réminiscence de l'immédiateté sensorielle d'un « état de nature » définitivement perdu, mais souvent imaginé par Jean-

<sup>1</sup> Marcel Raymond, « Rousseau et la rêverie », in *Jean-Jacques Rousseau* (ouvrage collectif), Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1962, p. 155.

Jacques. Par le contact avec la *technique*<sup>2</sup>, elle laisse à Rousseau le loisir d'envisager un futur prometteur, mais la chimère s'abîme rapidement dans une utilisation irraisonnée des « sciences et des arts » – d'après la dénomination de Rousseau – lui laissant prendre conscience des potentialités dangereuses d'une *technique* non maîtrisée. Finalement, la rêverie trouve son compromis dans la combinaison entre les vertus de l'« état de nature » et la *perfectibilité*<sup>3</sup> humaine, lorsque la technique se traduit, sur la nature, par une intervention modérée et respectueuse<sup>4</sup> qui permet au rêveur d'accéder au bonheur suprême ainsi qu'à une perfection morale, assimilable au plus haut degré de cette *perfectibilité*. Au travers de ces différentes rêveries, Rousseau laisse transparaître une philosophie complète, probablement inspirée par les expériences dont il nous fait part. Sans opposer radicalement *nature* et *technique*, sans condamner univoquement le progrès et sans espérer un retour à l'« état de nature », Jean-Jacques envisage « les conditions de la réalisation de la nature (c'est-à-dire de la liberté) dans le cadre [...] de la technique »<sup>5</sup>. En d'autres mots, il envisage une « dénaturation »<sup>6</sup>, résultant de la combinaison entre *technique* et *nature*, comme nécessaire à la perfectibilité humaine.

On peut appréhender la philosophie de Rousseau grâce à différents épisodes de sa vie, auxquels je consacrerai une analyse qui suivra l'ordre de présentation suivant. L'extase déclenchée par la nature se retrouve dans la « Cinquième Promenade », dans laquelle Jean-Jacques goûte au bonheur de la réminiscence et à une communion avec la nature. La *technique*, quant à elle, se manifeste comme déclencheur de la rêverie dans la jeunesse de Rousseau avec les épisodes de la « fontaine de Héron » et de l'« aqueduc » qu'il nous relate dans ses *Confessions*. La « Septième Promenade », qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, est un texte particulier dans lequel l'idée d'une cohabitation entre *technique* et *nature* semble se confirmer

---

<sup>2</sup> Bien qu'un paragraphe lui soit consacré afin de la définir précisément, on pourra ici résumer cette idée par toute intervention humaine sur la nature.

<sup>3</sup> La *perfectibilité* rousseauiste s'entend comme la faculté humaine de se perfectionner – par la création d'outils ou par le perfectionnement de la réflexion. Cette faculté tire ainsi l'homme hors « de cette condition originaire dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ». Mais cette qualité, dans l'acception rousseauiste, est également « la source de tous les malheurs de l'homme » (Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, [1755], éd. Blaise Bachofen, Bruno Bernardi, Paris, Flammarion, « GF », 2008, « Première partie », p.80, [désormais DOI]).

<sup>4</sup> La *technique* reprend alors un rôle d'outil, sans avoir pour finalité la soumission, ni même l'exploitation de la nature. Elle en devient au contraire le serviteur, pour permettre son plein développement.

<sup>5</sup> Anne Deneys-Tunney, *Un autre Jean-Jacques Rousseau. Le paradoxe de la technique*, Paris, PUF, « Fondements De La Politique », 2010, « Présentation », p.23.

<sup>6</sup> J'emprunte ici le terme de « dénaturation » à Jean Starobinski, qui résume le bon usage de la technique selon Rousseau : « Dans l'*Émile*, nous lisons qu'il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout à fait artificiel. C'est par le perfectionnement de la culture (donc par une dénaturation plus poussée) que l'accord avec la nature peut être retrouvé » (Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* suivi de *Sept essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, « Tel », 1976, « Sur l'origine de l'inégalité », p. 345).

dans l'esprit de Rousseau ; celui-ci rencontre une occurrence particulière de cette union. Le compromis parfait entre nature et technique ne sera, par contre, jamais expérimenté. Il en imagine cependant les « conditions de réalisation »<sup>7</sup>, dans son roman *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, avec une « dénaturation » dont les conséquences seront majeures. Cette « dénaturation » n'est autre que l'« Élysée », le jardin de Julie, qui, grâce à sa beauté sublime, permet à Saint-Preux une rêverie qui le mène à sa réalisation morale : il envisage enfin Julie plus comme l'amie qu'elle doit être que comme l'amante qu'elle a été. Cette « dénaturation », en tant que solution au progrès technique non maîtrisé, sera développée dans le *Contrat social* ainsi que dans l'*Émile* de manière bien plus vaste. Il m'est ici nécessaire de faire remarquer que l'ordre de présentation de ces différents événements ne tient compte ni de leur chronologie dans la vie de Rousseau ni de leur ordre de parution. Ils ne sont que les occurrences significatives d'une philosophie qui transparait dès le second *Discours*.

Afin de permettre une meilleure compréhension des enjeux de cette recherche, je juge nécessaire de procéder rapidement à une explication des termes majeurs que sont *technique* et *nature*. Il est ainsi important de préciser que le terme *technique* n'existait pas au temps de Jean-Jacques et qu'il ne l'a, par conséquent, pas employé dans son acception actuelle. Toutefois, si l'on considère les origines du mot, venant du grec *technè* qui signifie « fabrication matérielle »<sup>8</sup>, cette notion convient très précisément aux « sciences et aux arts » tels que les nomme Rousseau. Par le terme *fabrication*, cette définition laisse aisément entrevoir l'intervention humaine nécessaire, sans laquelle la *technique* n'existerait pas. Cette perception de la *technique* nous permet de définir également la *nature*, par antithèse, comme tout ce qui n'est pas issu de la main de l'homme et dont on peut trouver des traces dans un monde où l'homme n'existerait pas, même à son stade le plus antique. Rousseau résume cette nature comme « la Terre abandonnée à sa fertilité naturelle, et couverte de forêts immenses que la Cognée ne mutila jamais »<sup>9</sup>. Afin de faire écho avec les origines de la *technè*, cette nature peut également, par ce que son concept recouvre, faire appel à la *phusis* présocratique – à laquelle Rousseau ajoute toutefois la Providence.

<sup>7</sup> Terme que j'emprunte à Anne Deneys-Tunney, dans son ouvrage *Un Autre Jean-Jacques Rousseau : le paradoxe de la technique* (Anne Deneys-Tunney, *op. cit.*, « Présentation », p. 23).

<sup>8</sup> Définition donnée par le site Universalis (Cornelius Castoriadis, [en ligne], *Technique*, URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/technique/1-le-sens-de-la-technique/>, (consultée le 27 juin 2018)).

<sup>9</sup> *DOI*, « Première partie », p. 70.



## LA RÊVERIE NATURELLE

Avant de s'intéresser à la rêverie naturelle, il est tout d'abord nécessaire de comprendre un des concepts fondateurs de la philosophie de Rousseau : l'« état de nature ». Même si la rêverie naturelle n'en permet qu'une réminiscence, Rousseau en fait une compréhension philosophique particulière : il n'a d'autres buts que de permettre « de bien juger de notre état présent »<sup>10</sup>. Afin de « démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la Nature actuelle de l'homme », Rousseau invente cet état « qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais »<sup>11</sup> ; postulat d'une origine perdue et inatteignable. L'homme à l'« état de nature » est alors un homme « se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier Ruisseau, trouvant son lit auprès du même arbre qui lui a fourni son repas »<sup>12</sup>. Michèle Crogiez résume d'ailleurs parfaitement : « la nature est le lieu de la simplicité, de l'immédiateté, de l'évidence »<sup>13</sup>. Cette condition idéale est bien loin de la condition tourmentée de Jean-Jacques. Il lui faut donc trouver des dispositions particulières, afin de pouvoir goûter aux seules réminiscences d'un tel état. Toutefois, comment faire l'expérience d'un état, ou de son souvenir, s'il n'a pas existé ? Mais des reliquats sont encore enfouis en l'homme : « d'où le peintre [...] peut-il avoir tiré son modèle si ce n'est de son propre cœur ? »<sup>14</sup>. L'intériorité humaine a préservé ces dispositions. Jean Starobinski analyse brillamment : « le moi est à lui-même son origine, ou pour mieux dire, il garde la mémoire de son origine, et, dans ce souvenir, il coïncide avec elle »<sup>15</sup>, mais ces dispositions sont profondément cachées. Rousseau compare l'âme humaine à la statue de Glaucus « que le temps, la mer et les orages avaient tellement défigurée qu'elle ressemblait moins à un Dieu qu'à une Bête féroce »<sup>16</sup>. La surface est rongée, mais l'essence est restée intacte. L'introspection, par la rêverie, est un moyen de retrouver cette origine enfouie... mais comment y parvenir ? Pour raviver ce souvenir étouffé, une situation semblable à celle de l'homme « naturel »<sup>17</sup> doit être trouvée ; il faut alors se séparer des

<sup>10</sup> DOI, « Préface », p.53.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>13</sup> Michèle Crogiez, *Rousseau et le paradoxe*, Paris, Honoré Champion, 1997, « Les paradoxes de l'idée de nature », p. 522.

<sup>14</sup> Cette citation des *Dialogues* de Rousseau provient de *La Transparence et l'obstacle* suivi de *Sept essais sur Rousseau* de Jean Starobinski (Jean Starobinski, *op. cit.*, « Discours sur les sciences et les arts », p. 31).

<sup>15</sup> Jean Starobinski, *op. cit.*, « Rousseau et la recherche des origines », p. 329.

<sup>16</sup> DOI, « préface », p. 51-52.

<sup>17</sup> Michèle Crogiez, dans son ouvrage *Rousseau et le paradoxe*, parle de « l'emploi figuré de l'adjectif « naturel » pur désigner tout ce qui va de soi, qui ignore les roueries et contorsions du raisonnement intellectuel dépravé » (Michèle Crogiez, *op. cit.*, « Les paradoxes de l'idée de nature », p. 522). Cet emploi me semble alors dépeindre

hommes, se retrouver dans la solitude, mais également au contact de la nature. Une de ces communions avec la nature, loin de la société, est relatée dans la « Cinquième Promenade ».

La rêverie naturelle nécessite la solitude ainsi que la présence de la nature, et l'île Saint-Pierre réunit ces conditions. L'isolement géographique facilite l'isolement personnel. Jean-Jacques la décrit comme une île « singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscire »<sup>18</sup>. La présence, sur l'île, du receveur qui l'héberge ne le dérange d'ailleurs pas : l'île « offre toutes sortes de sites »<sup>19</sup> dans lesquels Jean-Jacques peut s'isoler. Ces sites sont divers, comptant parmi eux de « gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toutes espèces dont le bord des eaux entretient la fraîcheur »<sup>20</sup>. L'homme peut s'y retrouver au cœur même de la nature. Dans ces lieux, Rousseau, souhaitant s'abandonner à la rêverie, trouve des dispositions proches de celles de l'homme « naturel ». Il sera, sur cette île, le même solitaire. Aussi, la nature semble lui offrir les mêmes opportunités : les bosquets et leurs ombres remplaceront le chêne, alors que le reflux des légères vagues du lac suppléera rapidement au bruissement du ruisseau. Rousseau s'identifie à cet homme primitif. Lorsqu'il écrit qu'il était parfois « assis [...] au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier »<sup>21</sup>, Jean-Jacques semble mélanger sa propre situation avec celle de cet homme – ou plutôt avec ce que Rousseau a *imaginé* être la situation de cet homme –, puisqu'on ne trouve « ni rivière ni ruisseau sur l'île Saint-Pierre »<sup>22</sup> !

Ces dispositions font émerger le souvenir ; la réminiscence commence. Une fois placé dans ces conditions, Rousseau laisse vagabonder son esprit et se plonge dans « mille rêveries confuses mais délicieuses »<sup>23</sup>. C'est dans cette intériorité que Jean-Jacques retrouve les qualités enfouies, mais résiduelles, de l'« état de nature », ou pour reprendre les mots de Jean Starobinski : « Le recours à l'intériorité atteint la même réalité, déchiffre les mêmes normes absolues que l'exploration du passé le plus reculé »<sup>24</sup>. Il suffit d'analyser ce passage décrivant l'homme « naturel » :

---

avec précision la condition même d'un homme à l'« état de nature », et sera dès lors utilisé dans ce sens lorsqu'il sera placé entre guillemets.

<sup>18</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, [1782], éd. Erik Leborgne, Paris, Flammarion, « GF », 2012, « Cinquième Promenade », p. 94, [désormais *RPS*].

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>22</sup> Comme nous l'apprend la note 1. *Ibid.*, p. 103.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>24</sup> Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 31.

Son âme, que rien *n'agite*, se livre au seul sentiment de son *existence* actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses projets bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée<sup>25</sup>.

Les mots qui décrivent l'état d'esprit de l'homme « naturel » et ceux qu'utilise Jean-Jacques pour parler de ses propres « extases » sont identiques, comme nous le montre cet extrait des *Rêveries* :

Là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre *agitation* la plongeaient dans une rêverie délicieuse [...]. Le flux et le reflux de cette eau [...] suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon *existence*, sans prendre la peine de penser<sup>26</sup>.

Les deux hommes, vidés de toute pensée, sont incapables d'envisager un quelconque élément extérieur à leur *moi* respectif. Leur âme, comme suspendue, semble flotter dans l'imminence du plaisir de l'être. La conscience du monde s'arrête aux environs immédiats ; l'existence des choses se limite à celles qui sont perçues : le frémissement feutré de l'eau et l'arbre qui les abrite, peut-être. L'harmonie se crée entre la nature, Rousseau et cet état perdu, sans lui permettre d'accéder au détachement complet que serait l'impossible retour à l'« état de nature » ; Marcel Raymond analyse même : « Rousseau a longé le rivage de ce total abandon. Il a été sur le point d'y aborder »<sup>27</sup>. Jean-Jacques a pu sentir ce que l'ancêtre ultime *aurait* senti – gardons toujours à l'esprit qu'il n'est qu'une construction théorique dans le discours de Rousseau –, délivré, l'espace d'un instant, de toutes les contraintes de l'homme, dénaturé par ses passions, ses besoins et ses progrès. Et bien que le second passage cité ne l'explique pas, Rousseau perd la conscience du temps qui passe, lors de ces divagations, n'étant qu'« averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite »<sup>28</sup>. Une fois encore, il se rapproche singulièrement de cet homme « sans aucune idée de l'avenir »<sup>29</sup>. Une telle proximité est saisissante, et l'on se demandera si l'auteur de la « Cinquième Promenade » a *consciemment* projeté le souvenir de l'homme « naturel » sur sa propre expérience.

Cette expérience offre à Jean-Jacques un aperçu de ce qu'il avait imaginé dans son second *Discours*, sous la forme d'une réminiscence. Grâce à la sérénité atteinte par son isolement de la société et aux conditions particulières que rassemble l'île, Jean-Jacques parvient aux portes de l'immédiateté et de la félicité qu'aurait été l'« état de nature ». La force et l'influence de

<sup>25</sup> *DOI*, « Première partie », p. 82, (je souligne).

<sup>26</sup> *RPS*, « Cinquième Promenade », p. 101, (je souligne).

<sup>27</sup> Marcel Raymond, « Jean-Jacques Rousseau », in *Rêveries sans fin : autour des Rêveries du promeneur solitaire*, éd. Michel Coz, François Jacob, Orléans, Paradigme, 1997, p. 8.

<sup>28</sup> *RPS*, « Cinquième Promenade », p. 99.

<sup>29</sup> *DOI*, « Première partie », p.82.

l'expérience transparait ainsi dans l'écriture même de la « Cinquième Promenade ». C'est par un souvenir, et même par le souvenir d'un souvenir, que Rousseau ressent le besoin d'écrire cette promenade, dans l'ultime but de se remémorer une époque exceptionnelle : sa vie sur l'île Saint-Pierre. En effet, même si Rousseau laisse une place importante à l'extase précédemment analysée, ce sont les deux mois que Jean-Jacques passe sur l'île qu'il regardera avec affection comme « le temps le plus heureux de [sa] vie et tellement heureux qu'il [lui] eût suffi durant toute [s]on existence »<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup> *RPS*, « Cinquième Promenade », p. 96.

## LA RÊVERIE TECHNOLOGIQUE

Si la rêverie peut être déclenchée par la nature et devenir extase pour Jean-Jacques Rousseau, ce n'est toutefois pas la seule rêverie qu'il a connue. La technique et les progrès humains peuvent également déclencher l'imaginaire. Rousseau n'est pas l'adversaire systématique de la technique ; il l'expérimente, la côtoie plutôt, et nuance son propos. Anne Deneys-Tunney décrit parfaitement cette position dialectique : « Rousseau est un des seuls à cette époque à entrevoir de manière prophétique les dangers et ravages potentiels du machinisme [...]. Non seulement il en dénonce les dangers, mais [...] il montre aussi comment [...] la liberté humaine peut se réaliser à l'intérieur de ce nouveau monde [...] défini par la technique »<sup>31</sup>. Il s'inscrit dans une philosophie construite, complexe et modérée, qu'il est nécessaire de saisir avant d'y lier la rêverie. Les premiers progrès ne sont ainsi pas condamnables, car ils n'éloignent pas encore l'homme de la nature ; ils ne sont que les prolongements de son corps : « ils inventèrent la ligne et le hameçon, et devinrent pêcheurs »<sup>32</sup>. On y retrouve même l'expression de la *perfectibilité* humaine : l'homme se fabrique des outils pour parer aux difficultés de l'environnement. La science que l'homme se crée répond alors à un seul mot : le besoin. Pourtant, la pente funeste est approchée. Ces « nouvelles lumières » produisent « le premier mouvement d'orgueil »<sup>33</sup>. Les passions font leur entrée dans le mode de vie de l'homme, alors qu'elles se trouvaient absentes du cœur « naturel ». Couplées avec la science, ces passions ont une sinistre influence : les « commodités » qui en résultent deviennent « dégénérées en de vrais besoins »<sup>34</sup>. La technique n'est alors plus ce prolongement pratique de l'homme ; l'homme devient son esclave. Et, pour expliquer d'où proviennent ses théories, si Rousseau s'est lui-même pris en exemple tel un « peintre », il est donc naturel d'imaginer que Jean-Jacques s'est fondé sur ses propres expériences technologiques pour construire sa philosophie. Ainsi les épisodes de « l'aqueduc »<sup>35</sup> et de la « fontaine de Héron »<sup>36</sup> sont des expériences significatives que Jean-Jacques a faites lors de son enfance, lors desquelles il découvre les dangers de la technique.

<sup>31</sup> Anne Deneys-Tunney, *op.cit.*, « Présentation », p. 27

<sup>32</sup> *DOI*, « Seconde partie », p. 110.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>35</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, [1782], éd. Bernard Gagnebin, Marcel Raymond, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2009, Livre I, p. 54-55, [désormais *CFS*].

<sup>36</sup> *CFS*, livre III, p. 144-145.

La technique est omniprésente dans ces deux épisodes de la vie de Rousseau. Lors de l'épisode dit de « l'aqueduc », Rousseau et son ami construisent un canal, sous terre, qui relie le bassin d'un noyer, planté par M. Lambercier, à celui d'une bouture de saule que les deux amis viennent de planter. Leur malice vise ainsi à arroser le saule, sans nécessiter d'autres efforts que la patience : leur arbre devant être arrosé au moment même où M. Lambercier arroserait le sien. Si la construction du canal ne provoque pas de rêverie, l'attente de voir l'entreprise réussir s'en approche par des « tranches d'espérance et de crainte »<sup>37</sup>. Ces mots sont évocateurs : ils trahissent une rêverie chez Jean-Jacques, impatient et désireux de voir son projet aboutir. Il confie d'ailleurs également :

Ce fut ici mon premier mouvement de *vanité* bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paraissait le suprême degré de la *gloire*<sup>38</sup>.

Cette déclaration de Jean-Jacques est signifiante ! Rousseau n'envisage donc pas l'aqueduc comme une construction physique, mais comme un outil de satisfaction personnelle. L'émerveillement ne provient pas des enjeux matériels de l'aqueduc, mais bien de la conscience d'en être l'auteur. La construction subvient aux besoins de la bouture, mais plus encore, elle place les deux amis en position de créateurs, de démiurges : là où la nature n'aurait laissé qu'un seul survivant, leur ingéniosité s'interpose et infléchit même le cours de la vie dans le jardin, y imposant une nouvelle forme qui n'a d'existence que par leur intervention. On comprend alors mieux les « tranches d'espérance » citées plus haut. En effet, qui n'exulterait pas à l'idée des possibilités qu'offre une domination sur la nature ? C'est bien sûr à cela que le jeune Jean-Jacques rêve ; si son arbre survit grâce au stratagème inventé, il pense s'ouvrir l'accès à des opportunités providentielles.

L'épisode de la « fontaine de Héron » est tout à fait semblable. Encore enfant, Jean-Jacques se voit offrir, par l'abbé de Gouvion, une fontaine « fort jolie » et dont il « étai[t] transporté »<sup>39</sup>. Le jeune Jean-Jacques y voit rapidement, avec son ami Bâcle, une opportunité de prospérité : « Qu'y avait-il dans le monde d'aussi curieux qu'une fontaine de Héron ? Ce principe fut le fondement sur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune »<sup>40</sup>. Les deux amis se mettent alors en tête de voyager, d'étourdir les paysans avec ces prouesses techniques, se voyant déjà nourris et logés en échange de leurs miracles. Ils s'imaginent même de multiples

---

<sup>37</sup> CFS, livre I, p. 54.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 55, (je souligne).

<sup>39</sup> CFS, livre III, p.144.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 144.

« festins et noces, comptant que, sans rien déboursier que le vent de [leurs] poumons et l'eau de [leur] fontaine, elle pouvait [les] défrayer en Piémont, en Savoie, en France, et par tout le monde »<sup>41</sup>. Cette fontaine, dans leur imaginaire, ignore toutes les contraintes physiques pour acquérir des compétences presque magiques ; aux yeux des enfants, la fontaine possède un pouvoir semblable à celui des *bottes de sept lieues*. Mais comme le remarque Anne Deneys-Tunney, aucune description physique de la fontaine n'est présente dans le texte, c'est « le rêve qu'elle provoque et la décision folle de tout quitter qui sont par contre longuement évoqués »<sup>42</sup>. Petit miracle de la technique, cette fontaine, inventée par Héron d'Alexandrie au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus Christ, allie savoir et esthétique, puisque le système, grâce à la pression, permet le transfert d'un liquide entre deux bassins de hauteurs différentes. Mais cette description n'apparaît pas sous la plume de Rousseau ! Seul le triomphe qu'apporterait la machine est envisagé, sous la forme d'une chimère. Tout comme l'aqueduc, la fontaine de Héron s'envisage moins en tant que construction physique qu'en tant que moyen de satisfaction personnelle. Les deux amis peuvent enfin réaliser le voyage qu'ils désiraient. Sans plus de considération, les deux compères partent à l'aventure en « ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité »<sup>43</sup>.

Ces deux expériences n'auront toutefois pas les fins espérées par Jean-Jacques. Comme le note Anne Deneys-Tunney, pour le jeune Rousseau, « le rapport à la technique n'est possible que par la médiation d'un détournement, d'un secret et d'une fraude qui procure un plaisir clandestin »<sup>44</sup>. La technique utilisée par Rousseau durant sa jeunesse n'est résolument pas honnête et semble même parfois encourager les inégalités qu'il dénoncera plus tard. L'aqueduc, dont l'objectif était de soustraire l'eau alimentant le noyer, se verra complètement détruit, et le récit de Rousseau nous laisse deviner que son heureux séjour chez les Lamercier s'est également interrompu peu après l'incident. La fontaine de Héron, quant à elle, se brisera alors que les amis commençaient de s'en lasser ; leur « bourse tarissante »<sup>45</sup> les forcera à raccourcir leur périple. À nouveau, le récit enchaîne alors rapidement sur un autre épisode de la vie de Rousseau. Lors de ces deux épisodes où la technique est utilisée déraisonnablement, les entreprises se soldent par un échec, et Rousseau peut alors dénoncer – par la mise en scène de sa propre expérience – l'intensité du désir humain éveillé par la réussite technique. Il montre

<sup>41</sup> *CFS*, Livre III, p.144.

<sup>42</sup> Anne Deneys-Tunney, *op.cit.*, « Les Machines enchantées », p. 30.

<sup>43</sup> *CFS*, livre III, p. 145.

<sup>44</sup> Anne Deneys-Tunney, *op. cit.*, « Les Machines enchantées », p. 33.

<sup>45</sup> *CFS*, Livre III, p. 145.

donc que la science mérite un soin particulier pour ne pas emporter l'homme au large de sa nature, lors de ses tentatives funestes.

## LA « SEPTIÈME PROMENADE »

## LA FRONTIÈRE ENTRE RÊVERIE NATURELLE ET RÊVERIE TECHNOLOGIQUE

Technique et nature peuvent donc toutes deux stimuler l’imaginaire de Rousseau. Plus particulièrement, les objets technologiques ainsi que les objets naturels peuvent déclencher la rêverie. Souvent opposées, elles ne sont pas des rivales éternelles, et peuvent même, parfois, se conjuguer. Rousseau en est conscient ; il a déjà théorisé cette union dans *La Nouvelle Héloïse*. C’est dans la « Septième Promenade » qu’il aura le bonheur de goûter au plaisir que peut procurer leur harmonie. Se promenant en forêt, et pratiquant l’herborisation, Rousseau va ainsi se retrouver face à une « manufacture de bas »<sup>46</sup>, perdue dans un lieu reculé. Cette communion inspire à Jean-Jacques une réflexion importante sur la place de la technique dans la nature, appuyée par des observations sur la Suisse, qui semble concilier les deux. C’est une occurrence particulière dans l’œuvre de Rousseau, où il envisage les opportunités d’une telle union.

Cette promenade si particulière, dont se souvient Jean-Jacques, se produit à la Robaila, lors d’une herborisation<sup>47</sup>. Parti pour se promener, Rousseau se retrouve rapidement à s’enfoncer dans la forêt, dans « les anfractuosités de la montagne », allant « de bois en bois, de roche en roche » pour finalement atteindre « un réduit si caché qu’[il n’a] vu de sa vie un aspect si sauvage »<sup>48</sup>. Heureux de sa découverte, il se met en quête de la flore et découvre alors, dans cette sombre retraite, le « *Dentaire heptaphyllos*, le *cyclamen*, [...] et quelques autres plantes qui [le] charmèrent »<sup>49</sup>. L’herborisation prend ensuite une direction imprévue lorsque Jean-Jacques, « insensiblement dominé par la forte impression des objets », en oublie son activité pour se mettre à « rêver plus à [s]on aise »<sup>50</sup>. Sa rêverie naturelle, déclenchée par les objets environnants, amène Rousseau à imaginer qu’il est devenu un de « ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte »<sup>51</sup>. Ce songe ne possède toutefois rien de surprenant chez Rousseau.

<sup>46</sup> *RPS*, « Septième Promenade », p. 136.

<sup>47</sup> Même si l’herborisation n’est pas le propos de ce texte, il est intéressant de noter que Rousseau associe principalement cette promenade, qui conjugue rêveries naturelle et technique, à l’herborisation. Cette science est le meilleur pont entre nature et technique que puisse choisir Rousseau. À la fois scientifique et respectueuse de la nature, l’herborisation incarne leur communion. Cette association est donc significative, les plaçant sur un pied d’égalité dès la première page. Ce choix est également d’autant plus important que Rousseau ne semble pas, selon son récit, parti pour herboriser, mais profite du lieu qu’il découvre pour en étudier la flore.

<sup>48</sup> *RPS*, « Septième Promenade », p. 135.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 135.

Se retrouver seul dans la nature et se mettre à rêver est une pratique courante pour lui, qu'elle soit pratiquée sur les rives de l'île Saint-Pierre ou dans un « réduit » naturel de la Robaila. Toutefois, cette rêverie va trouver un écho particulier dans la suite de l'expérience. Alors que Rousseau rêve tranquillement d'être « un autre Colomb », il va percevoir un « certain cliquetis »<sup>52</sup> qu'il pense reconnaître. Tentant d'identifier le bruit, Rousseau sort de son sanctuaire pour se retrouver face à « une manufacture de bas » à « vingt pas du lieu »<sup>53</sup> où il se trouve. Cette découverte est édifiante pour Jean-Jacques, qui se croyait seul à avoir découvert ce site reculé.

La « manufacture de bas », même au cœur de la nature, représente, aux yeux de Rousseau, le rappel de l'existence de la technique, et cette technique va à nouveau déclencher l'imaginaire de Jean-Jacques, qui se sent être dans une « agitation confuse »<sup>54</sup>. L'apparition révèle à la fois les dangers ainsi que les promesses de la technique. Cette ambivalence laisse à Rousseau un ressenti partagé, où « un sentiment de joie [...] [fait] bientôt place à un sentiment douloureux »<sup>55</sup>. La présence de la manufacture, qui dénote une présence humaine dans l'esprit de Rousseau, ravive le souvenir du complot fomenté contre lui. Ce sentiment torturé, à l'évidence moins extatique que les précédents, provient d'un imaginaire en ébullition : il est extrêmement peu probable que les artisans travaillant dans ce vallon perdu aient eu connaissance du complot visant Jean-Jacques. Ce mouvement d'âme, d'un genre particulier, se rapproche alors d'une rêverie qui n'apaise pas totalement – rappelons tout de même que la découverte déclenche en premier un sentiment de joie – l'esprit de Jean-Jacques.

Bien qu'il ait déjà théorisé la collaboration technique-nature dans ses précédents ouvrages (on pensera notamment à « l'Élysée de Julie »<sup>56</sup> ainsi qu'à la lettre de Saint-Preux sur le Valais<sup>57</sup> dans *La Nouvelle Héloïse*, ou encore plus généralement à son second *Discours*), Rousseau décrit ici, pour la première fois, l'observation de cette harmonie réalisée dans un monde non fictionnel. Et si Jean-Jacques réussit à l'observer, c'est grâce à l'intermédiaire du « réduit ». Ce « réduit » est ainsi extrapolé en « grotte »<sup>58</sup> selon Anne Deneys-Tunney, dans son ouvrage *Un autre Jean-Jacques Rousseau*. La « grotte » peut alors prendre un sens

---

<sup>52</sup> RPS, « Septième Promenade », p. 135.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>56</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, [1761], éd. Michel Launay, Paris, Flammarion, « GF », 1999, partie IV, lettre XI, p. 352-367, [désormais NH].

<sup>57</sup> NH, partie I, lettre XXIII, p. 43-49.

<sup>58</sup> Anne Deneys-Tunney, *op. cit.*, « Le Cliquetis de la technique », p. 130.

extrêmement symbolique pour un Rousseau qui découvre l'alliance nature-technique ; Anne Deneys-Tunney y voit une « symbolique maternelle » ou le symbole de l'« antre des passions »<sup>59</sup>. Si l'on ajoute que Rousseau est un grand lecteur des auteurs grecs (il reprend déjà le mythe du dieu Glaucus dans son second *Discours*, mythe que l'on trouve dans *La République* de Platon), cette grotte se rapproche aisément de « l'allégorie de la caverne »<sup>60</sup> de Platon. Rousseau, avant de sortir de son « réduit », n'avait fait qu'imaginer les perspectives possibles de la technique alliée à la nature ; ce n'étaient que « les ombres qui se projettent [...], sur la paroi de la grotte »<sup>61</sup> (en admettant cette hypothèse, on reconnaîtra une très grande clairvoyance à Rousseau qui, des « ombres », aura réussi à en déduire les objets initiaux). Avant de sortir de ce « réduit si caché », Rousseau se trouve ainsi dans une situation largement semblable à celle des prisonniers de la « caverne ». Lorsque Jean-Jacques, attiré par le « cliquetis », sort de sa « sombre enceinte »<sup>62</sup>, c'est pour découvrir l'objet véritable des ombres imaginées : la manufacture de bas dans une combe ; l'alliance harmonieuse entre nature et technique.

L'usine s'impose ici, pour Rousseau, comme le plus bel exemple matériel et existant de l'alliance nature-technique. Elle l'amène à repenser à la Suisse, seule capable de lier ces deux aspects de l'homme, l'origine et l'avenir, convergeant vers l'équilibre parfait. Même si Rousseau connaît la Suisse et sa capacité à laisser nature et technique communiquer, il en trouve dans cette combe une occurrence particulière, plus symbolique que les autres. Par la difficulté d'accès à cette usine, les éventuels visiteurs l'ayant découverte eurent chacun le sentiment d'être un « autre Colomb »<sup>63</sup>, peut-être. Cette rencontre ne s'avère donc pas être la mise en lumière de l'alliance elle-même, mais d'une expression spécifique de cette union, particulièrement significative pour Rousseau.

<sup>59</sup> Elle évoque ainsi cette analyse dans une note de bas de page. *Ibid.*, p. 130.

<sup>60</sup> Platon, *La République*, éd. Georges Leroux, Paris, Flammarion, « GF », 2016, livre VII, pp. 358-364.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>62</sup> *RPS*, « Septième Promenade », p. 135.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 135.



## LE JARDIN DE JULIE

L'UNION ENTRE *TECHNÈ* ET *PHUSIS*

Cette union particulière, entre *technè* et *phusis*, a longtemps germé dans l'esprit de Rousseau, au point même de déjà se dessiner dans les propos de son second *Discours*. Si cette œuvre n'est pas l'objet de cet essai, une philosophie complète s'y dessine en filigrane, philosophie qui déjà comprend et imagine les potentialités d'une technique comme prolongement de la nature. Mais c'est bien dans *La Nouvelle Héloïse* qu'éclot cette harmonie, sous la forme du jardin de Julie. La nature possède, seule, la capacité d'offrir des moments propices à l'extase (en plus de la « Cinquième Promenade », on peut également penser à certaines lettres de Saint-Preux). Pour autant, ces rêveries ne sont qu'une échappatoire ; la réminiscence ne permet qu'un retour transitoire et illusoire à l'origine. La technique déclenche elle aussi des rêveries, comme l'a découvert le jeune Jean-Jacques encore adolescent, mais ces rêveries n'apportent que peu à Rousseau : la conscience d'un danger, qu'il n'acquiert cependant qu'avec le temps et la réflexion. Pour autant, la rêverie peut changer un homme, et plus particulièrement, la rêverie peut changer les dispositions psychiques, lorsqu'elle se déclenche dans un lieu qui allie *phusis* et *technè*. L'art, alors au service de la nature, sans autre but que le beau et même le sublime, semble permettre à la nature de trouver sa pleine expression. Dans cet environnement édénique, un homme, comme Saint-Preux dans le jardin de Julie, peut alors, au travers d'une rêverie, modifier ses dispositions intérieures.

Lors de sa première visite dans l'« Élysée »<sup>64</sup>, Saint-Preux est immédiatement frappé par l'élégance et la beauté du lieu. Ne connaissant pas les causes véritables de cette beauté, Saint-Preux décrit le verger avec des mots semblables à ceux qu'utilise Rousseau lorsqu'il décrit la plénitude de l'« état de nature » :

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs *ombrages*, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un *gazouillement* d'eau courante, et le chant de mille oiseaux, portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens<sup>65</sup>.

Malgré de légères différences lexicales, la description du jardin fait écho au lieu de vie de l'homme « naturel » décrit dans le second *Discours*. Ce jardin prend alors une envergure

<sup>64</sup> *NH*, partie IV, lettre XI, p. 353.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 353, (je souligne).

particulière. Il est d'emblée présenté comme un nouvel Eden, moral et physique ; ce verger symbolise à la fois le paradis terrestre d'Adam ainsi que le lieu, vierge de toute influence néfaste, dans lequel vivait le premier homme « naturel ». Saint-Preux croit se trouver face à une nature sauvage, épargnée par l'homme. Il imagine d'ailleurs que ce jardin n'a demandé à Julie « que de la négligence », pour ensuite insister et considérer le lieu comme « agreste et abandonné »<sup>66</sup>. L'illusion est totale : Saint-Preux n'y voit « point de travail humain »<sup>67</sup>. Cette caractéristique donne au jardin toutes ses qualités. Le verger, débarrassé de toute influence humaine, devient un symbole de liberté. L'« Élysée » se dote alors de toutes les potentialités de la nature ; l'endroit, qui permet l'isolement et la contemplation, est en mesure de provoquer une extase par ses nombreuses qualités naturelles.

Mais la supercherie est révélée ! Julie explique à Saint-Preux quels arts ont été déployés pour permettre ce jardin. La nature s'est développée « sous [sa] direction »<sup>68</sup>, mais elle se défend d'avoir *ordonné* quoi que ce soit. Julie a su conserver un lien avec la nature. La nature possède encore tous les droits ; Julie n'a fait qu'arranger ses objets selon un ordre plaisant aux yeux des visiteurs. Certaines plantes sont ainsi « *disposées et réunies* », les branches « *semblaient jetées négligemment* »<sup>69</sup>, des lianes sont « *guidées le long des arbres* »<sup>70</sup>. La main de l'homme est intervenue, sans imposer pour autant. Les herbes ne sont que « disposées » selon un ordre souhaité, tout en prenant soin de préserver les apparences sauvages. La technique « sacrifie l'utile à l'agréable », et, à cet effet, Julie a même prévu un « désert artificiel » ainsi que « des canaux plus profonds »<sup>71</sup>. Ce système est semblable à l'aqueduc construit pendant la jeunesse de Rousseau<sup>72</sup>, mais les buts sont pourtant totalement différents. La construction du jeune Jean-Jacques visait à priver un arbre de sa subsistance. Dans le jardin de Julie, les canaux ne privent pas. Ils ne font que rediriger un ruisseau, afin de « ménager le murmure de quelques petites chutes »<sup>73</sup>. C'est ainsi que l'harmonie est créée et la beauté de la nature, conservée : les traces humaines sont cachées. Monsieur de Wolmar, au sujet des « pas d'hommes », admet qu'ils ont « eu grand soin de les effacer ». Il avoue également que « l'herbe cache [...] les

---

<sup>66</sup> *NH*, partie IV, lettre XI, p. 353, (je souligne).

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 353.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 354, (je souligne).

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 354, (je souligne).

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 355, (je souligne).

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 355.

<sup>72</sup> Parallèle relevé par Anne Deneys-Tunney dans son ouvrage *Un autre Jean-Jacques Rousseau : le paradoxe de la technique* (Anne Deneys-Tunney, *op. cit.*, « Technique et jardin », p. 118).

<sup>73</sup> *NH*, partie IV, lettre XI, p. 355.

vestiges du travail »<sup>74</sup>. Le premier changement dans l'âme de Saint-Preux se produit dans cet environnement paradisiaque et particulier, où le travail est partout. Saint-Preux se trouve dans un état oscillant entre rêverie et pleine conscience. Dans ce lieu qui le bouleverse, « un mot peut ainsi changer une âme »<sup>75</sup>. La transformation véritable de Saint-Preux commence. Monsieur de Wolmar lui paraît soudainement « un autre homme », et Saint-Preux l'envisage dès lors moins comme le « mari de celle qu'[il] a tant aimé que le père des deux enfants pour lesquels [il] donnerait sa vie »<sup>76</sup>. Cette soudaine illumination, bien que déclenchée par un mot, est évidemment permise par le cadre édénique. Le jardin, dans sa splendeur, a préparé Saint-Preux à une telle évolution. Mais cette disposition n'est, justement, possible qu'en présence de la beauté paradisiaque de l'« Élysée », beauté due à l'harmonie trouvée entre la nature et les arts qui l'ont dirigée.

Saint-Preux n'est, pour autant, pas encore guéri, et sa transformation n'a fait que commencer. Lorsqu'il demande une clé, pour avoir accès au jardin, et reçoit celle de Julie, il confie qu'il « aurai[t] mieux aimé celle de M. de Wolmar »<sup>77</sup>. La possession de la clé de Julie a pour conséquence l'impossibilité d'une rencontre dans le jardin. Cette seule pensée le trahit ; la guérison n'est pas complète. Il souhaite alors se rendre dans le jardin uniquement car « le doux aspect de la seule nature devait chasser de [s]on souvenir tout cet ordre social et factice qui [l]'a rendu malheureux »<sup>78</sup>. Il s'y rend plus pour oublier sa déception amoureuse que pour l'accepter ; mouvement de désespoir qui le conduit justement à sa rédemption. La seconde visite dans le jardin va achever la transformation psychologique. Il s'y rend seul. Tous les ingrédients sont réunis ; la solitude, la nature et la technique vont produire le changement espéré. L'accord parfait entre nature et technique ainsi que la sérénité du lieu résonnent dans l'intériorité de son être, faisant vibrer les harmoniques de l'élévation morale :

En entrant dans l'Elysée avec ces dispositions, je me suis subitement rappelé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar [...]. Le souvenir de ce seul mot a changé sur-le-champ tout l'état de mon âme. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchais celle du plaisir ; [...] ; et, pour la première fois depuis mon retour, j'ai vu Julie en son absence, non telle qu'elle fut pour moi et que j'aime encore à me la représenter, mais telle qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. [...]. Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle et mal éteinte, et que je me serais méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence et d'honnêteté. [...]. Il n'y avait pas jusqu'à ce nom

<sup>74</sup> *NH*, partie IV, lettre XI, p. 359.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 358.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 358.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 364.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 365.

d'Élysée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination et portât en moi un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes<sup>79</sup>.

La transformation est totale. La puissance évocatrice du jardin agit sur la psyché profonde de Saint-Preux et le force à affronter ses souvenirs et à les opposer à la réalité. Julie passe du statut d'amante, « ce qu'elle fût pour [lui] », au statut de « tendre mère »<sup>80</sup> qu'elle est devenue pour ses enfants. Une telle évolution est significative. Saint-Preux réalise que ses anciennes passions sont devenues impossibles ; il se résigne et accepte. Le verger a su éteindre la passion, simplement par la sérénité qu'il dégage, sérénité que saisit finalement Saint-Preux : « La paix règne au fond de son cœur comme dans l'asile qu'elle a nommé »<sup>81</sup>. Mais cette prise de conscience est à nouveau due à une rêverie, sans laquelle, même dans un Éden moderne, aucune illumination ne peut avoir lieu :

Je m'étais promis une rêverie agréable ; *j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étais attendu*. J'ai passé dans l'Élysée deux heures auxquelles je ne préfère aucun temps de ma vie. [...], j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchants n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même<sup>82</sup>.

Les pensées de Saint-Preux résultent d'une rêverie. Et c'est cette rêverie qui, aidée par un environnement idyllique, permet la transformation morale. L'éveil spirituel ne peut, en effet, avoir lieu que *par* une rêverie, *dans* un lieu édénique. L'union nature-technique devient un pilier de l'élévation de Saint-Preux, car, sans harmonie, la rêverie n'aurait probablement pas eu ni lieu ni la puissance nécessaire. L'alliance entre nature et technique offre des potentialités nouvelles. Loin de s'opposer, elles se complètent l'une l'autre dans une harmonie créatrice et libératrice. Là où la nature seule n'aurait fait que déclencher une simple rêverie, tout comme l'aurait fait la technique seule, leur alliance déclenche une extase significative et importante, car le rêveur qu'est Saint-Preux en ressort grandi et élevé.

<sup>79</sup> *NH*, partie IV, lettre XI, p. 365.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 365.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 365.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 365 – 366, (je souligne).

## UNE PHILOSOPHIE ENTRE PHUSIS ET TECHNÈ

Au travers de ses différentes œuvres, Jean-Jacques Rousseau a expérimenté. Il a montré, dans ses *Rêveries*, que la nature pouvait être source d'extases et de bonheur, lorsqu'il perdait sa conscience sur les rives de l'île Saint-Pierre, loin de toute influence sociale, lorsqu'il pouvait s'oublier et se retrouver. Rousseau, dans un sens, a cherché les limites de ce que la nature avait à offrir à son esprit torturé ; elle lui a apporté le repos et le calme. Il a aussi expérimenté la technique, durant son enfance et tout au long de sa vie, dans un siècle d'innovations qui a préparé les différentes révolutions industrielles. Cette technique lui permit quelques fois de rêver à un futur radieux, dans lequel il aurait pu sortir de sa condition. Il a pourtant dû se résoudre à envisager autant les *avantages* que les *inconvenients* de la technique ; s'il a su s'envoler vers des extases aériennes, Rousseau n'a jamais atteint, mais seulement approché, l'espoir diffusé par le progrès. Mais la technique ne possède pas que des inconvenients, comme elle ne s'oppose pas nécessairement à la nature. En dialecticien, c'est cette idée même que Rousseau a développée. La nature et la technique, qui peuvent parfois s'opposer, ne le sont pour autant pas par essence. Si les conditions sont réunies, il est possible d'unir les qualités de la nature avec les possibilités qu'offre la technique. C'est d'ailleurs l'amalgame du jardin de Julie qui en est un des meilleurs exemples. Les hommes, tout comme Saint-Preux, peuvent bénéficier de cette union qui leur permet de s'élever. C'est un usage raisonné de la technique que Rousseau ne condamne pas et qui promet l'homme à un perfectionnement moral et social, loin des inégalités que Jean-Jacques a longtemps condamnées.

Plus récemment, certains auteurs se sont réapproprié les thèses rousseauistes qui transparaissent ensuite, notamment, dans leurs dystopies. Expriment la crainte qui était déjà celle de Rousseau, ils questionnent fréquemment le rapport de l'être humain à la technique, qui semble le tirer loin de sa nature originelle. Alors que certains écrivains imaginent une « dénaturation plus poussée »<sup>83</sup>, voire même plus radicale, d'autres semblent défendre l'idée d'une *renaturation*, présentant la nature comme la seule échappatoire à une société totalitaire. Ainsi, Margaret Atwood, dans sa trilogie dystopique *MaddAddam*, imagine un retour de la société à un état plus primitif, retour provoqué par la création volontaire d'un virus pandémique qui cause une extinction humaine massive. On pourra donc aisément voir dans la création d'un nouveau virus – dont le seul but est de provoquer l'extinction humaine – cette dénaturation : un

<sup>83</sup> Jean Starobinski, *op. cit.*, « Sur l'origine de l'inégalité », p.345.

progrès supplémentaire qui condamne pourtant la société à un retour en arrière. D'autres auteurs, comme Ray Bradbury ou Yevgeny Zamyatin, imaginent au contraire une *renaturation*, pour des individus depuis longtemps privés de la nature. Dans *Fahrenheit 451*, la nature est ainsi l'échappatoire des hommes et des femmes qui s'adonnent à l'activité interdite de la lecture. Pour Zamyatin, dans *Nous autres*, les protagonistes s'enfuient également dans la nature (séparée de leur société par une vitre), pour échapper à la rationalité et à la *surefficience* imposée par le besoin constant de progrès. Dans les deux cas, comme chez Margaret Atwood d'ailleurs, le prix à payer de cette *renaturation* est un mode de vie plus simple et instinctif.

Les questions et les craintes soulevées par ces différents auteurs, pour ne citer qu'eux, frappent par leurs similitudes avec celles de Rousseau – pourtant élaborées 2 siècles avant ! Rousseau a su porter un regard prophétique sur les progrès de son temps, ainsi que sur *le progrès* en général. Il aura, sans doute, su apercevoir ces peurs bien avant leur avènement. À sa façon, implicitement, Rousseau semble avoir façonné et formulé un imaginaire complexe (à la fois empreint d'un romantisme né sur les rives de l'île St-Pierre et d'une lucidité précurseur en matière de progrès scientifique), qu'il nous aura habilement transmis.

## BIBLIOGRAPHIE

### ŒUVRES DE ROUSSEAU

- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, [1755], éd. Blaise Bachofen, Bruno Bernardi, Paris, Flammarion, « GF », 2008.
- . *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, [1761], éd. Michel Launay, Paris, Flammarion, « GF », 1999.
- . *Les Confessions*, [1782], éd. Bernard Gagnebin, Marcel Raymond, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2009.
- . *Les Rêveries du promeneur solitaire*, [1782], éd. Erik Leborgne, Paris, Flammarion, « GF », 2012.

### AUTEURS CONSULTÉS

#### (a) Ouvrages cités.

- COZ, Michel, JACOB, François (dir.), *Rêveries sans fin. Autour des Rêveries du promeneur solitaire*, Orléans, Paradigme, 1997.
- CROGIEZ, Michèle, *Rousseau et le paradoxe*, Paris, Honoré Champion, 1997.
- DENEYS-TUNNEY, Anne, *Un autre Jean-Jacques Rousseau. Le paradoxe de la technique*, Paris, PUF, « Fondements De La Politique », 2010.
- PLATON, *La République*, éd. LEROUX, Georges, Paris, Flammarion, « GF », 2016.
- RAYMOND, Marcel, « Rousseau et la rêverie », in *Jean-Jacques Rousseau* (ouvrage collectif), Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1962.
- , *Jean-Jacques Rousseau. La quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, 1986.
- STAROBINSKI, Jean, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* suivi de *Sept essais sur Rousseau*. Paris, Gallimard, « Tel », 1976.

#### (b) Ouvrages consultés.

- CASSIRER, Ernst, *Le problème Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Fayard, 2012.
- COZ, Michel, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Vuibert, 1999.
- CROGIEZ, Michèle, « Introduction », dans : *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Éditions Livre de Poche, « Les Classiques de poche », 2001, pp. 5-42.
- MUSSO, Pierre, *La religion industrielle. Monastère, manufacture, usine. Une généalogie de l'entreprise*, Paris, Fayard, « Essais », 2017.
- RAYMOND, Marcel, « Introduction », dans : *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Genève, Droz, 1948, pp. VII-LXII.
- STAROBINSKI, Jean, « Une fabrique dans un précipice... » : <http://testjc.edel.univ-poitiers.fr/document.php?id=6437>.